Roger Martelli, *Le PCF, une énigme française* | Roger Martelli, Jean Vigreux, Serge Wolikow, *Le Parti rouge. Une histoire du PCF 1920-2020* | Julian Mischi, *Le Parti des communistes. Histoire du Parti communiste français de 1920 à nos jours* | Maurice Thorez, *Journal 1952-1964*

1920-2020 : l'histoire du PCF en chantier

Marc Lazar

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/histoirepolitique/1664>

DOI : 10.4000/histoirepolitique.1664

ISSN : 1954-3670

Éditeur

Centre d'histoire de Sciences Po

Référence électronique

Marc Lazar, « Roger Martelli, *Le PCF, une énigme française* | Roger Martelli, Jean Vigreux, Serge Wolikow, *Le Parti rouge. Une histoire du PCF 1920-2020* | Julian Mischi, *Le Parti des communistes. Histoire du Parti communiste français de 1920 à nos jours* | Maurice Thorez, *Journal 1952-1964* », *Histoire Politique* [En ligne], Comptes rendus, mis en ligne le 03 novembre 2021, consulté le 06 novembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/histoirepolitique/1664> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/histoirepolitique.1664>

Ce document a été généré automatiquement le 6 novembre 2021.

Histoire Politique

Roger Martelli, *Le PCF, une énigme française* | Roger Martelli, Jean Vigreux, Serge Wolikow, *Le Parti rouge. Une histoire du PCF 1920-2020* | Julian Mischi, *Le Parti des communistes. Histoire du Parti communiste français de 1920 à nos jours* | Maurice Thorez, *Journal 1952-1964*

1920-2020 : l'histoire du PCF en chantier

Marc Lazar

RÉFÉRENCE

Roger Martelli, *Le PCF, une énigme française*, Paris, La Dispute, 2020, 190 p.

Roger Martelli, Jean Vigreux, Serge Wolikow, *Le Parti rouge. Une histoire du PCF 1920-2020*, Paris, Armand Colin, 2020, 384 p.

Julian Mischi, *Le Parti des communistes. Histoire du Parti communiste français de 1920 à nos jours*, Marseille, Hors d'atteinte, 2020, 720 p.

Maurice Thorez, *Journal 1952-1964*, Paris, Fayard, 2020, 781 p.

- 1 La commémoration du centenaire du Parti communiste français (PCF) en 2020 a été assez discrète. Sans doute du fait de sa marginalisation dans la vie politique française

une nouvelle fois démontrée par la perte de son ex-bastion du Val-de-Marne, le dernier département qu'il dirigeait, aux élections du mois de juin 2021. Mais aussi à cause de la pandémie de la Covid-19 qui a empêché la tenue d'événements commémoratifs comme de plusieurs colloques scientifiques et séminaires de recherche qui avaient été programmés.

- 2 En revanche, cet anniversaire a donné lieu à un assez grand nombre de publications. Sauf erreur de notre part, nous avons recensé pas moins de seize livres et deux numéros spéciaux de revues scientifiques. Parmi les ouvrages, deux sont des biographies, un s'intéresse à une entreprise emblématique de la présence communiste dans la classe ouvrière, cinq concernent le congrès de Tours, six sont des ouvrages retraçant un siècle d'histoire, dont certains ont une dimension hagiographique marquée, le dernier consistant en une source imprimée de premier ordre¹. Pour ce compte rendu, nous avons choisi de nous limiter aux livres et, parmi ceux-ci, à l'essai historique et politique de Roger Martelli, aux deux ouvrages scientifiques consacrés à l'histoire du PCF, enfin, et surtout serions-nous tentés d'écrire, au *Journal* de Maurice Thorez.
- 3 2020 aura donc vu la publication de deux livres de synthèse sur l'histoire du PCF. Jusqu'alors, comme le remarque Frédérick Genevée dans son compte rendu de l'un d'entre eux, il n'y avait que celui écrit par Stéphane Courtois et l'auteur de ces lignes qui connut deux éditions, l'une en 1995 et l'autre en 2000². Ces deux livres intègrent la masse d'archives nouvelles désormais accessibles pour le communisme français et international et les plus récents développements historiographiques.
- 4 Julian Mischi, politiste et historien, fait partie de cette jeune génération qui a développé des recherches intéressantes et approfondies sur la réalité sociétale du communisme français en divers moments de son histoire. Le titre de son livre est révélateur. Il entend écrire avant tout une histoire des communistes, celle du Parti communiste constituant le sous-titre. Ce changement de perspective se veut innovant et s'inscrit dans une historiographie, dont il se réclame et dont il est devenu l'un des représentants éminents, qui déclare vouloir renouveler l'approche du communisme en France. Julian Mischi a déjà explicité sa démarche à plusieurs reprises dans ses ouvrages précédents comme dans divers articles, et il le fait une nouvelle fois dans ce livre et dans l'éditorial qu'il co-signe avec Emmanuel Bellanger et Paul Boulland dans le numéro du *Mouvement Social* consacré au communisme. Il utilise ses propres investigations empiriques initiées avec sa thèse soutenue en 2002, réalise une belle moisson d'archives et mobilise la vaste littérature dédiée au PCF. Son livre s'efforce de combiner la dimension internationale et la dimension sociale du communisme, sans jamais séparer l'une de l'autre car elles sont étroitement articulées. Toutefois, c'est sur le second aspect que l'auteur est le plus prolixe et novateur car il relève plus directement de son terrain de recherche. Son histoire sociale du communisme ne se réduit pas à celle de l'implantation du parti communiste dans les divers territoires comme cela a pu se faire dans le passé ; elle explore de manière systématique les multiples modalités d'appropriation du communisme par certaines populations et les usages qu'elles en font. L'auteur accorde une large place aux ouvriers et aux paysans, mais encore aux femmes et aux immigrés trop souvent négligés dans les travaux antérieurs. Il fait preuve d'un véritable art de la présentation de biographies non pas exemplaires mais emblématiques, ce qui donne de « la chair humaine » à ses rigoureuses analyses de la complexité sociale du communisme. Vouloir écrire une

histoire des communistes constitue une belle perspective et la méthodologie socio-biographique de l'auteur s'avère stimulante. Mais cette innovation revendiquée haut et fort par Julian Mischi butte sur un obstacle de taille qui en limite la portée heuristique : celui constitué par le parti communiste lui-même, ce qu'au demeurant l'auteur ne conteste nullement, avec son organisation bien spécifique, sans aucun équivalent dans les autres formations politiques françaises du fait de ses liens avec l'URSS, de ses structures, de son fonctionnement ou encore de son mode de faire de la politique qui a certes évolué dans le temps mais dont « le modèle génétique », pour reprendre la notion classique du politiste italien Angelo Panebianco, a déterminé sa trajectoire sur le long terme³. De même, le découpage chronologique de son livre reprend les scansionnements les plus classiques de l'histoire du PCF qui sont bien déterminées par sa double appartenance au système communiste mondial et au système politique français. Par ailleurs, l'auteur pêche par une forme de sociologisme : toutes les positions politiques des communistes qu'il étudie, de la base au sommet, sont, selon lui, déterminées par leurs caractéristiques sociologiques, ce qui est souvent réducteur. Contestable s'avère aussi l'interprétation donnée de la crise du PCF. Selon Julian Mischi, elle serait due, entre autres, à la dissociation entre la bureaucratie du parti peuplée, à partir des années 1970, de militants diplômés, issus des milieux populaires mais passés dans les classes moyennes, et le monde ouvrier et populaire. Bref, le PCF s'embourgeoierait, reproduirait, pourrait-on dire, « la loi d'airain de l'oligarchie » dont parlait Roberto Michels et ne s'occuperait que des élections et plus tellement des luttes sur le terrain⁴. Cette thèse qui présente d'incontestables fondements néglige trop, en revanche, les profondes mutations qui ont bouleversé l'ensemble de la société française et notamment les mondes ouvriers. En outre, elle est liée à la position politique de l'auteur qui se place délibérément du côté de « la gauche radicale ». Selon lui, le communisme tenta de résoudre le problème fondamental de la représentation des classes populaires face aux classes dominantes et fut l'expression d'un mouvement émancipateur. Mais il y a des leçons à retenir de l'échec de cette tentative pour « celles et ceux qui ne se satisfont pas, aujourd'hui, de l'ordre des choses néolibéral » (p. 13). Les dernières pages de son livre dissertent sur le « défi pour une gauche de transformation sociale » qui veut « porter la voix des classes populaires » et sur l'organisation qu'il faut construire en y assurant une vraie vie démocratique en tenant compte de l'expérience communiste, pour fonder une « alternative au capitalisme » (p. 638). L'auteur transforme ainsi le statut de son livre qui, au lieu de rester un strict ouvrage de référence universitaire de grande qualité, est érigé en instrument au service d'un combat politique.

- 5 Pour leur part, les auteurs du *Parti rouge* entendent dépasser les controverses historiographiques et politiques qui ont longtemps marqué l'étude du communisme français. Leur livre, ouvrage de recherche et manuel, est écrit à six mains. Ce qui passe parfois par des compromis entre des chercheurs qui ont chacun leurs sensibilités que les initiés pourront s'amuser à repérer au fil de la lecture. Fondé, lui aussi, sur les recherches empiriques menées par eux-mêmes et sur la vaste production scientifique sur le communisme, *Le parti rouge* est abondamment illustré de photographies et de reproductions d'affiches du PCF, avec un magnifique cahier central en couleurs. Il contient également près de cent pages d'annexes, soit plus du quart de l'ouvrage, riches et utiles sur les effectifs du PCF grâce aux apports qui font autorité de Roger Martelli, son électorat, la sociologie de ses militants ou l'organisation partisane. Elles contiennent également des biographies de dirigeants, de responsables ou de

personnalités communistes emblématiques, une présentation des archives du PCF, une bibliographie classée et une série de fiches faisant le point sur divers sujets comme la fête de *L'Humanité*, les femmes communistes, les « ex » du PCF, et une dernière consacrée à une controverse historiographique, en l'occurrence celle soulevée par la notion de « contre-société » avancée par Annie Kriegel et contestée par les auteurs. L'ouvrage, comme les autres livres de synthèse, reprend *grosso modo* les grandes et inévitables séquences de l'histoire du PCF au sein desquelles ils suivent une chronologie aussi fine que possible. D'où douze chapitres sur la naissance du PCF, sa bolchevisation, le Front populaire, la Seconde Guerre mondiale, la Libération, la guerre froide dans laquelle est distinguée la période la plus intense, 1947-1953, de celle plus incertaine qui va de 1953 à 1958, la première décennie de la V^e République de 1958 à 1968, le moment 1968 qu'ils prolongent jusqu'en 1972 avec la signature du programme commun par le PCF avec le Parti socialiste et le parti radical de gauche, les vicissitudes de l'union de la gauche qui courent de 1972 à 1984 avec la seconde participation communiste au gouvernement du premier septennat mitterrandien, « le recul irrésistible » de 1984 à 2002. Enfin, le dernier, étrangement intitulé « Conjuré le déclin, 2002-2019 » alors que son contenu démontre la vertigineuse décrue du communisme, contient un intéressant passage sur l'éclatement du communisme européen et les tentatives d'organisation et de structuration des forces de la gauche radicale qui regroupe les derniers petits partis communistes et d'autres formations. Dans leur introduction, Roger Martelli, Jean Vigreux et Serge Wolikow expliquent vouloir faire une histoire nourrie de l'hybridation de méthodes anciennes et nouvelles, ouverte aux sciences sociales, refusant l'essentialisation du communisme et sa simplification attribuée à la « doxa "antitotalitaire" » (p. 9). « Nous ne nous réclamons d'aucune école » affirment-ils (p. 9), bien qu'au fil de l'ouvrage, ils expliquent leurs divergences avec telle ou telle interprétation historique. Pourtant, ils se différencient de l'ouvrage de Mischi car ils ne proposent pas une histoire des communistes mais bien celle du parti, cette structure intermédiaire entre le politique et le social, une histoire attentive aux acteurs, à leurs décisions, à leurs hésitations comme aux aléas de la conjoncture et aux incertitudes des événements. Cette approche aboutit à porter davantage l'accent sur l'histoire politique que sur l'histoire sociale du communisme français. Par ailleurs, on observera que l'URSS n'apparaît pas dans les quelques pages introductives, une rapide mention étant faite de l'appartenance du PCF à « un mouvement communiste international qui s'est voulu "un parti mondial" ». Un étudiant découvrant ce sujet ne prendra donc pas immédiatement connaissance des liens, tellement fondamentaux et cruciaux qu'en Italie, à propos du Parti communiste italien (PCI), on les qualifie « de fer », qui unissent le PCF depuis sa naissance au premier pays communiste à l'origine, justement, du communisme contemporain et mondial. À vrai dire, et sans vouloir être polémique, cet « oubli » n'a rien d'anodin. Certes, les trois auteurs ne nient évidemment pas la relation du PCF à Moscou de 1920 à la chute de l'URSS en 1991, qu'ils connaissent bien, en particulier pour la période correspondant à l'Internationale communiste qui va de 1919 à 1943, et qu'ils soulignent constamment. Ils en détaillent aussi l'évolution dans le temps, d'une grande dépendance à une progressive prise de distance qui n'a jamais signifié une rupture complète. Mais à défaut d'être une école, les auteurs du *Parti rouge* défendent la thèse selon laquelle le PCF, dès que les conjonctures le permettaient, en particulier dans les années 1930, après-guerre, dans les années 1960 et plus encore par la suite, a tenté de dégager une marge de manœuvre stratégique, voire d'innover comme au moment du Front populaire. À cet égard, *Le Parti rouge* ne fait que reprendre

l'analyse du PCF que, depuis leurs premières études, ont toujours soutenue les deux plus anciens auteurs, Roger Martelli et Serge Wolikow. Cependant, cette fois-ci, ils cherchent à la fonder de manière systématique sur les archives désormais disponibles. De même, tout l'ouvrage repose sur une interprétation du communisme qui est énoncée explicitement dans la conclusion. Le PCF serait fondamentalement le produit d'une histoire nationale inaugurée par la Révolution française, de la République, des pratiques démocratiques, de la quête de l'égalité et de la justice sociale, ce qui, là encore, en vient, d'une part, à minimiser la dimension internationale du PCF, de l'autre, à suggérer qu'un humus existait avant l'émergence du PCF et que, malgré les déboires de celui-ci, il demeure, fut-il actuellement plus réduit et asséché.

- 6 En fait, *Le parti rouge* fait écho à l'argumentaire de Roger Martelli dans *Le PCF, une énigme française*, au point même que certains passages des deux livres se ressemblent. L'auteur y développe, de manière incisive, ce qu'il avait déjà énoncé, par exemple dans son livre *L'empreinte communiste* sans cacher, avec la sincérité et l'honnêteté intellectuelles qui le caractérisent, sa situation de chercheur et d'ancien responsable communiste⁵. L'ouvrage se veut une réflexion sur l'histoire du PCF et sur l'histoire de la France pour démontrer le lien indissoluble entre l'une et l'autre - on appréciera à cet égard les diverses cartes des sociétés populaires en 1793, des messalisants en 1960 et 1970, des ouvriers en 1968, du vote communiste en 1936. L'auteur donne son point de vue sur l'historiographie du communisme, croisant le fer avec François Furet, Stéphane Courtois, pour son *Livre noir du communisme*, l'équipe du *Siècle des communismes* ou encore Julian Mischi⁶. Il se livre aussi à des considérations plus générales sur le XX^e siècle et les mutations des sociétés et de la politique. Pour l'auteur, la tradition démocratique, égalitaire, plébéienne et révolutionnaire de la France a permis, suite à la « Grande lueur venue de l'Est » et au rôle déterminant des Soviétiques, la naissance du communisme puis favorisé son essor. Mais son déclin, qu'il détaille avec beaucoup de données et d'informations, ne signifie pas l'épuisement de cette tradition, quand bien même celle-ci a été affectée par les transformations politiques et sociétales du monde et du pays.
- 7 On notera deux points communs entre ces trois livres. Ils attribuent la paternité de la construction de l'État social en France, voire en Europe, à l'existence du communisme. Cette idée, déjà avancée par Eric Hobsbawm, relève d'une simplification démentie par toute la production scientifique consacrée à ce sujet qui met en exergue la diversité des modèles de *Welfare* européens ainsi que la multiplicité des acteurs et des expériences internationales qui ont contribué à leur érection⁷. Mais elle revêt une dimension politique non négligeable qui vise à valoriser l'apport et l'héritage du communisme. Ensuite, ces auteurs s'emploient à réfuter l'idée que le communisme français, et le communisme en général, aient quelque chose à voir avec le totalitarisme. Cela tourne même à l'obsession chez certains d'entre eux. D'où d'incessantes flèches lancées contre les chercheurs qui considèrent que l'adjectif totalitaire peut revêtir une certaine pertinence pour l'intelligence du communisme, à condition d'en faire un usage limité, comme le recommandait François Furet. Pour ces historiens, l'ancrage social du PCF et l'appropriation du communisme réalisée par ses sympathisants démontreraient l'inanité de la notion de totalitarisme. Mais de la sorte, ils s'interdisent de comprendre le PCF qui a revêtu nombre de caractéristiques du mouvement totalitaire décrit par Hannah Arendt, avec ses structures organisationnelles, et, durant toute une période de son histoire, sa haine du bourgeois et de la démocratie, sa violence contre ses ennemis extérieurs et intérieurs, le comportement de l'appareil et son approbation pleine et

entière de la violence et des crimes commis dans les pays communistes⁸. Plus encore, c'est se priver de saisir les processus et les dynamiques progressives, tortueuses, d'acculturation d'un mouvement totalitaire aux règles, aux pratiques et aux valeurs de la démocratie libérale et représentative, ce qu'a connu en effet le PCF ; et c'est donc s'interdire de jeter un autre éclairage historique sur cette dernière. Inutile de préciser qu'appréhender l'histoire du PCF comme étant celle d'un mouvement totalitaire en démocratie, qui sera vaincu par elle tout en contribuant par son existence et sa puissance à façonner des traits de celle-ci, ne signifie nullement que la masse de ses membres, de ses proches et de ses électeurs du PCF étaient des totalitaires.

- 8 Ce mouvement totalitaire prit les formes d'une contre-société. La notion ne doit pas être prise à la lettre et ne signifie pas, y compris sous la plume d'Annie Kriegel, que celle-ci était hermétiquement close sur elle-même. Elle permet de pointer l'irréductible différence du communisme, plus ou moins affirmée selon les périodes et les différents cercles du parti, par rapport au reste de la société française, sachant que la frontière avec celle-ci est poreuse. Un excellent exemple de la pertinence de cette notion est fourni par la publication du journal de Maurice Thorez dont la lecture s'avère du plus haut intérêt, en dépit d'un appareil critique parfois défectueux (les notes de bas de pages sont répétitives, parfois idéologiquement orientées et elles comportent des erreurs factuelles). Il est écrit par un homme qui combat les séquelles de son hémiplégie de 1950 et réapprend à tenir un stylo à la main : les annotations quotidiennes sont donc brèves au départ avant de s'étoffer par la suite, l'auteur relevant lui-même ses progrès. Ce *Journal* dévoile nombre d'aspects de l'homme Thorez. Il est un dirigeant communiste, pro-soviétique, même si son journal confirme sa réticence envers la déstalinisation qui l'amène, un temps, à se rapprocher de Mao Ze Dong, appartenant à la contre-société communiste internationale. Il passe ses vacances en URSS, y est reçu avec tous les honneurs et les avantages, rencontre les plus hauts dignitaires des partis au pouvoir. Il ne cesse de célébrer les réussites soviétiques (par exemple, apprenant le vol dans l'espace soviétique le 12 avril 1961, il écrit « Gloire au peuple soviétique, à ses ouvriers, à ses savants, à ses techniciens qui ont réalisé ce prodigieux exploit. Gloire au Parti de Lénine ! »), celles des autres pays communistes, vilipende les dirigeants communistes avec lesquels il est en désaccord, par exemple, l'italien Togliatti, le polonais Gomulka. En France, il dirige son parti, rencontre régulièrement les autres dirigeants du PCF, Georges Cogniot, son secrétaire et son mentor, mais aussi les figures de prestige de la contre-société communiste, Aragon et Elsa Triolet, Picasso, Nadia Léger, etc. Il sillonne la France en voiture, et aime à décrire la géographie ou à évoquer l'histoire des contrées visitées. Comme le dira Khrouchtchev après son décès, sa vie fut « entre les deux pays qu'il aimait le plus au monde : sa France et le premier pays socialiste : l'Union soviétique » (p. 717). Thorez est un grand lecteur d'ouvrages marxistes (Marx, Engels, Lénine, Staline), des essais communistes, des romanciers communistes ou proches du PCF mais il fait preuve d'une immense curiosité. Il lit ou, aime-t-il préciser, il relit, un grand nombre d'auteurs classiques - par exemple, Sénèque, Juvénal, Tacite, Lucrèce, Lucilius, saint Augustin, La Boétie, Shakespeare, Spinoza, Saint-Simon, Montesquieu, Voltaire, Rousseau, Diderot, Balzac, Flaubert, Sainte-Beuve, Teilhard de Chardin, Apollinaire -, des historiens membres de son parti ou non, Marc Bloch, Lucien Febvre, Édouard Perroy, Rolande Treppe, Albert Soboul, Jean Bruhat, Claude Willard. Il prend soin de noter des citations, beaucoup sont en latin et en russe, et parfois les commente. Le *Journal* nous fait entrer dans son intimité. On y découvre son amour pour sa femme, Jeannette, avec

laquelle il forme un couple fusionnel dans le privé comme en politique, ses enfants et tous les membres de sa famille, ou encore ses conditions de vie privilégiées passant d'une résidence à l'autre mais qui n'empêchent pas Thorez de continuer à dormir chez de simples camarades ou encore de pratiquer le camping en famille alors qu'il n'est plus tout jeune, a une santé fragile et qu'il est chef d'un grand parti politique. Il reste d'ailleurs fidèle à ses origines comme en atteste son goût pour une cuisine roborative, notamment pour les plats du nord de la France, et le recours à des tournures populaires d'expression (il se rend « au médecin », la mère de Jeannette est désignée comme « Mémère »). Sans doute du fait de sa maladie, Thorez, bien qu'immergé dans le présent et tendu vers l'avenir pour construire le communisme, est obsédé par le passé ; il ressasse ses souvenirs et, préoccupé par sa santé, semble presque hanté par la mort. Peut-être en venait-il à partager le constat dressé dans sa jeunesse par Paul Nizan, que Thorez avait dénoncé comme traître pour avoir quitté le PCF après le Pacte germano-soviétique et l'invasion de la Pologne par l'Armée rouge : la perspective de voir émerger une humanité nouvelle avec le communisme et de réaliser l'utopie sur terre ne fait pas disparaître la peur de la mort chez les hommes...

NOTES

1. En plus des livres recensés dans cet article, voici les publications consacrées au PCF à l'occasion de son Centenaire. Deux ouvrages de type biographique : Nicolas Chevassus-au-Louis, *Alexandre Courban, Marcel Paul*, Paris, Éditions de l'Atelier, 2020, 254 p. et Fabrice Grenard, *Une légende du maquis. Georges Guingouin, du mythe à l'histoire*, Paris, Texto, 2020, 736 p. Un livre sur une entreprise emblématique de la présence communiste au sein de la classe ouvrière : Alain Viguié, *Le PCF à Renault-Billancourt. Force et crise d'un symbole ouvrier (1944-1962)*, Nancy, Arbre bleu éditions, 2020, 458 p. Sur le congrès de Tours : Léon Blum, *Le Congrès de Tours. Le socialisme à la croisée des chemins 1919-1920*, préface de Romain Ducoulombier, Paris, Folio Histoire, 2020, 162 p. ; Véronique Fau-Vincenti, Frédérick Genevée, Éric Lafon, *Aux alentours du Congrès de Tours, 1914-1924*, Montreuil-sous-Bois, Éditions du Musée de l'Histoire vivante, 2020, 184 p. ; Jacques Girault, Jean-Louis Robert, *Le congrès de Tours*, Montreuil, Le Temps des cerises, 2020, 204 p. (réédition du livre de 1990) ; Denis Lefebvre, *Communisme et Franc-Maçonnerie ou la 22^e condition*, Paris, Éditions Conform, 2020, 94 p. ; Jean Vigreux, *Le congrès de Tours, 25-30 décembre 1920*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 2020, 270 p. Sur l'histoire générale du PCF : Gérard Leidet (dir.), *Le PCF dans les Bouches-du-Rhône. Cent ans de luttes et de débats 1920-2020*, Marseille, Promemo, 2020, 384 p. ; Yolande Rasle, Renaud Faroux, *Libres comme l'art. Cent ans d'histoire entre les artistes et le PCF*, Paris, Éditions de l'Atelier, 2020, 254 p., Guillaume Roubaud-Quashie (dir.), *100 ans de Parti communiste*, Paris, Éditions du Cherche Midi, 2020, 232 p. ; Guillaume Roubaud-Quashie, Corentin Lahue, *100 ans d'histoire de France et du PCF sur les murs*, Paris, Éditions Helvétius, 2020, 192 p. Enfin, deux numéros de revues : « À quoi sert un congrès politique. Le congrès de Tours et ses échos européens », *Mil neuf cent, revue d'histoire intellectuelle*, n° 38, 2020 et « Les naissances du communisme en France », *Le Mouvement Social*, 2020/3, n° 272.

2. Frédérick Genevée, « Roger Martelli, Jean Vigreux, Serge Wolikow, *Le Parti rouge, une histoire du PCF, 1920-2020* », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique* [en ligne], 149/2021, (consulté le 21 juillet 2021) ; Stéphane Courtois, Marc Lazar, *Histoire du Parti communiste français*, Paris, PUF,

2^e édition 2000, 480 p., une troisième entièrement revue et mise à jour sera publiée par le même éditeur en début d'année prochaine.

3. Angelo Panebianco, *Modelli di partito : organizzazione e potere nei partiti politici*, Bologne, Il Mulino, 1982, 505 p.

4. Roberto Michels, *Sociologie du parti dans la démocratie moderne. Enquête sur les tendances oligarchiques de la vie des groupes*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 2015, 834 p.

5. Roger Martelli, *L'empreinte communiste. PCF et société française 1920-2010*, Paris, Éditions sociales, 2010, 264 p.

6. François Furet, *Le passé d'une illusion. Essai sur l'idée communiste au XX^e siècle*, Paris, Robert Laffont - Calmann-Lévy, 1995, 580 p. ; Stéphane Courtois, Nicolas Werth, Jean-Louis Panné [et al.], *Le livre noir du communisme : crimes, terreur et répression*, Paris, Robert Laffont, 1997, 848 p. ; Michel Dreyfus, Bruno Groppo, Claudio Ingerflom, Roland Lew, Claude Pannetier, Bernard Pudal, Serge Wolikow (dir.), *Le Siècle des communismes*, Paris, Les Éditions de l'Atelier, 2000, 542 p.

7. Eric Hobsbawm, *L'âge des extrêmes. Histoire du court XX^e siècle 1914-1991*, Bruxelles, André Versailles éditeur-Le Monde diplomatique, 2008, 810 p.

8. Hannah Arendt, *Le système totalitaire ; Les origines du totalitarisme*, Paris, Seuil, réed. 2005. Voir la partie 2 du livre « Le mouvement totalitaire ».